

"J'espère que, dès septembre, l'hécatombe sera derrière nous"

LE MONDE DES LIVRES | 08.01.09 | 12h33

Vous êtes, depuis 2002, la directrice de la French Publishers' Agency, filiale new-yorkaise du Bureau international de l'édition française, chargée de représenter les oeuvres françaises aux Etats-Unis et au Canada. La crise du monde éditorial américain affecte-t-elle votre travail ?

Par le passé, nous nous sommes déjà adaptés à d'autres crises, notamment dans le sillage du 11-Septembre. En janvier 2002, les éditeurs n'achetaient presque plus d'oeuvres étrangères. La traduction et la fiction ne semblaient plus en phase avec la réalité américaine. Il a donc fallu être inventif, s'adapter, et nous avons commencé à vendre des livres un peu "*folkloriques*", d'horticulture ou de cuisine. La "non-fiction" représentait alors 75 % de notre catalogue. Puis nous avons réussi à passer le cap et à vendre de nouveau de la fiction. Je dirais donc qu'à l'heure actuelle nous sommes de retour, pour ainsi dire, à "l'après 11-Septembre".

Mais je pense que le public est là, plus que jamais, pour des livres français de qualité qui représenteront une alternative à la culture du *blockbuster*. Nous allons passer un moment difficile, certes, mais je suis persuadée que nous rétablirons nos ventes, car nous travaillons surtout avec des presses universitaires qui s'intéressent particulièrement aux oeuvres étrangères. Nous travaillons aussi avec de petites maisons indépendantes, qui survivront grâce à un lectorat très ciblé, et à un groupe restreint d'éditeurs. Quant aux grandes maisons, cela ne représente, à ce jour, que 10 % à 20 % de nos ventes.

Comment cette crise se fera-t-elle sentir pour les écrivains français aux Etats-Unis ?

Les écrivains français étaient, avant cette crise, déjà plus mal payés que les anglophones. L'an dernier, un écrivain français recevait en moyenne une avance d'environ 5 000 dollars pour un roman ou un essai, là où l'Américain recevait une avance de 15 000 à 40 000 dollars pour un premier roman, et de 50 000 à 100 000 dollars pour un premier essai de qualité. Les avances vont donc s'effondrer, de façon proportionnelle, pour toute la catégorie des auteurs appelés ici "midlist" ("milieu de la liste"), qu'ils soient français ou américains.

Envisagez-vous un terme à cette crise éditoriale ?

J'espère que, dès septembre, l'hécatombe sera derrière nous... Mais je sais aussi que publier de la littérature en traduction aux Etats-Unis - 300 livres par an toutes catégories confondues ! - sera toujours une tâche herculéenne. Alors voilà, il faut aller de l'avant.

herculéenne. Alors voilà, il faut aller de l'avant.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 09.01.09